

La sardine qui bouche le port de Bouharoun

Comme tout Algérois moyen, au surplus de fraîche date, j'ai attendu, attendu, et j'ai fini par décrocher mon baptême du poisson. Chah. C'est quelque chose ! Ah oui, un pote m'a expliqué la géopolitique de l'intégration dans l'Alger prospère des classes moyennes : Bouharoun, c'est le poisson et Draria, c'est les brochettes de viande rouge. A chacun selon ses possibilités...

Pourquoi ? Bouharoun, c'est un petit port de pêche, on peut comprendre que ça devienne le fief du poisson frais. Mais Draria, qu'a-t-elle à voir avec le mouton ? Je suis trop exalté à l'idée de manger enfin du poisson frais, sortant quasiment de la mer, pour me perdre dans des considérations géostratégiques sur le poisson et le mouton.

J'ai grimpé dans ma toute nouvelle bagnole flamboyante, j'ai mis les chansons de Driassa sur la Révolution agraire à tout berzingue, et j'ai roulé en slalomant tout ce que je sais vers Bouharoun, la Mecque de la sardine beddersa ! Le pied ! Me voilà adoubé algérois WW ! Ma plaque d'immatriculation fait rutiler le millésime : 2016, ya kho ! Je roule comme un caïd. Je roule ? Je vole, je plane, je passe par-dessus la circulation. Un pilote de formule 1 à côté de moi, je vous le dis, c'est un bricoleur sur une trottinette ou un gamin sur un roulement, ce truc qu'on équipait de quatre roulements à billes lorsqu'on était gamins.

Déclenchant sans le vouloir la machine à remonter le temps, je n'ai pu m'empêcher de penser à Alger de jadis. Une anecdote m'est revenue. C'était au festival de cinéma de Carthage de 1989 ou 1990. Rouiched, ce vieil Algérois mqatar, essoré jusqu'à la pureté, figurait parmi les invités du Festival. Nous logions tous dans un hôtel avenue Bourguiba, au centre de Tunis. Tous les matins, il se levait très tôt et se rendait au marché de poissons de Tunis. Et au petit déjeuner, il nous disait : «A Alger, avant, on avait un marché au poisson plus beau que celui-là ! Et maintenant, on est réduits à admirer celui-là». D'ailleurs, après le festival, de retour à Alger, chacun de nous avait acheté quelque chose, un after-shave, des clopes américaines, des rasoirs jetables, un sac, enfin un de ces trucs qu'on ne trouvait pas à Alger à l'époque. Rouiched ramena de Tunis... du poisson.

Car déjà, le poisson était rarissime et très cher à Alger, capitale côtière d'un pays aux 1 200 km de côte. On se gaussait en interne... Nous sommes le seul pays au monde où le poisson se permet le luxe de clamser de vieillesse. La sardine coûte aussi cher ici que le caviar ailleurs... J'en passe et des jojos ?

Ça, c'était il y a presque trente ans. Une guerre intérieure plus tard, et une réconciliation inaboutie subséquente, l'auto-rigolade sur la désertion du poisson qui peut jouer lui les harraga, s'est corsée. La sardine est devenue un luxe absolu et le vendeur à la criée de notre enfance qui fourguait trois kilos à un dinar pièce est un personnage antédiluvien, auquel les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent pas plus croire que le big bang ou le jardin d'Eden.

Si le poisson échoue dans nos assiettes aussi parcimonieusement que jadis, la mythologie qui explique sa rareté s'est, elle, adjoint de nouveaux épisodes.

On connaît quelques explications, mais pas toutes. On sait qu'il n'y a pas assez de pêcheurs. On n'ignore pas que le métier s'est dégradé et le résultat avec. On nous dit maintenant que le mercantilisme et le goût du profit facile sont tels que les pêcheurs préfèrent vendre illégalement en haute mer leur pêche en euros à des pêcheurs espagnols plutôt que de la destiner à son marché naturel, le marché national. La rareté engendre la hausse des prix, c'est une loi élémentaire du marché.

Arrivée à Bouharoun. Le port de pêche est encombré d'embarcations. Par contre, peu de voitures en ce jour caniculaire de semaine.

Dès que tu descends de ta voiture captive de ce parking forcément payant, tu es alpagué par les chasseurs des gargotes à poisson qui pullulent en bordure du port. Tu te croirais à Venise ou rue de la Huchette à Paris...

Les gargotes sont alignées en enfilade à un jet de canne à pêche de l'eau et un poisson volant peut parfaitement atterrir dans ton assiette.

J'ai oublié de dire que je suis avec des potes. L'un d'entre eux nous emmène chez Djillali, qu'il connaît. C'est un restaurateur dont l'établissement se situe en hauteur. Depuis la terrasse, tu as une vue imprenable sur le port et les bateaux bleus.

Vu l'heure tardive, quelques clients finissent leurs repas. Des gamins parlant français ? Possible que ce soit une famille émigrée.

Djillali arrive. Une dégaîne de marin. Je jure devant qui veut que je n'ai jamais mangé de sardine à la



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

dersa aussi parfaite, ni de rougets aussi frais. Les crevettes à la sauce rouge sont un chef-d'œuvre. Vous pouvez penser que je fais de la pub à un pote. Wallou ! Pour une fois qu'on peut dire du bien d'un restau, on ne va pas se priver quand même.

Mais surtout, ce qui est intéressant avec Djillali, c'est de parler. Pêcheur, marin, cuisinier, il connaît la mer comme la connaîtrait un vieux loup. Et il m'explique là que la rareté du poisson, et singulièrement de la sardine, n'est pas due uniquement aux facteurs habituels qu'on cite comme une litanie. Il y a aussi le rôle nocif de la pollution qui a détruit le plancton dont se nourrissent les poissons migrants. On ne peut plus pêcher la sardine car elle ne s'arrête pas chez nous, il n'y a plus de plancton. Comme quoi, c'est bien plus sérieux.

A. M.

Le Soir sur Internet :

<http://www.lesoirdalgerie.com>

E-mail :

info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com

[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)

Le Galaxy, le monde et nous !

JO de Rio. Foot. Après leur défaite face au Honduras, les Verts ont promis de se rattraper aujourd'hui face à... l'Argentine. A mes yeux, les P'tits Fennecs ont d'ores et déjà décroché la médaille d'or de...

... l'humour noir !

J'étais en train de lire la fiche technique du dernier-né de Samsung, division Mobiles, le Galaxy Note 7 lorsqu'un «ami» m'a appelé pour me narrer comment les Mouhafadhate FLN, telles des divisions blindées, avaient été sommées de quitter leur cantonnement et d'aller sur le champ de bataille défendre le Frère Saâdani, attaqué par une patrouille de vétérans au nombre de 14. Ou d'un nombre avoisinant, ce genre de chiffres n'étant jamais totalement stable longtemps. Mon Dieu ! Je salivais sur les fonctionnalités nouvelles de ce petit bijou – pas si petit que ça, puisque sa diagonale d'écran flirte avec les 6 pouces –, m'extasiais sur la reconnaissance par l'iris, lorsque j'ai «déplané» et atterri bien malgré moi dans le quartier de Hydra et ses caves à intrigues. Oh ! Je ne la joue pas avec mon histoire de Galaxy Note 7. Mais c'est juste que la distorsion est toute là, dans cette «juxtaposition des préoccupations». D'un côté le Note 7, le monde qui bouge, qui avance, qui innove, qui invente, qui améliore, qui facilite la vie et crée de la richesse, certes encore inégalement répartie, mais en crée tout de même. De l'autre, la nuit glaciale. La Nuit au Musée IV ! Le retour vers l'âge fossile, sans même les dessins sur les

parois des grottes, sans les gravures rupestres. Deux planètes. Ou plutôt une planète, celle de la civilisation. Et une exoplanète à la trajectoire de plus en plus en folle, comme si elle cherchait à rejoindre des temps insondables, ceux du big bang, pour s'y désintégrer. La phrase qui va s'aligner, là, immédiatement et que vous lirez si vous me faites l'honneur d'accorder quelque intérêt à mes pitreries quotidiennes, cette phrase va vous déprimer. Tant pis ! Je ne sais pas «bisounourser» le décor ! Donc, je me lâche : lorsque je croise aujourd'hui, chez moi, en Algérie, un jeune couple qui se promène avec un enfant dans une poussette, je les vois déjà... morts ! Oui, morts ! Vides d'avenir. En direction du caveau, au lieu de marcher vers la vie et ses bonheurs futurs. Saâdani et «son» FLN – mais pas que – ont confisqué nos vies pour remplir les leurs ! Et ils croient régner sur un peuple soumis, alors qu'ils n'ont plus affaire finalement qu'à des hères, des zombies errants, dévitalisés. Ailleurs, dans le monde du Galaxy Note 7, les voitures volantes font déjà leur apparition. Ici, dans le marigot aux crocodiles antédiluviens, c'est tout juste si nous sommes encore autorisés à boire dix minutes une eau saumâtre, avec la peur au ventre de nous faire happer par les mâchoires des sauriens. Cet ami n'aurait pas dû m'appeler pour me narrer les péripéties «incroyables de l'encore plus incroyable Monsieur Ammar». Cet ami aurait dû juste fumer du thé pour rester éveillé à son cauchemar qui continue.

H. L.

